

À TERRE LE SILENCE

ARTHUR MESTRE



Arthur Mestre

À terre le silence

© Arthur Mestre, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5447-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« On meurt très rarement d'avoir perdu quelqu'un.
Je crois qu'on meurt plus souvent de quelqu'un qu'on n'a pas eu. »*
Sidonie-Gabrielle Colette

*Gigi,
1944*

Prologue

1995, nulle part en Sicile, l'itinéraire d'Antoine.

Il était venu de loin afin d'exécuter les ordres.

Son travail l'avait mené de Naples jusqu'à Catane. Puis ici, au beau milieu d'une route campagnarde.

Il espérait qu'en continuant ainsi, il trouverait quelque chose ou quelqu'un pour lui indiquer la voie. Mais plus il avançait, plus la terre se vidait d'elle-même. L'isolant davantage du monde urbain auquel il aspirait.

Sa décapotable noire rôdait, traversant un été sans vie où ses lunettes teintées ne reflétaient que des étendues vastes et cramées. Aucun panneau n'indiquait la direction à prendre. Et ses pensées se perdaient dans le paysage à mesure de sa course. Ce décor l'étouffait. Les collines l'assaillaient.

Il avait l'impression d'être pris au piège dans une tanière en feu : la lumière perçait sa vitre et son véhicule filait droit vers le soleil fumant.

Cette campagne brûlée et abandonnée lui semblait pouvoir cacher tous les péchés, même aux yeux de Dieu. C'était d'ailleurs la raison de sa présence.

Son entreprise de recouvrement lui a confié la tâche primordiale de retrouver le refuge d'Amita Costello. Une femme endettée, qui n'a pas pris part à la modernité depuis dix ans, vit maintenant dans la peur. Elle se cache après les violences qu'elle a commises contre la société par le passé.

En tant que clerc d'huissier, il doit enquêter sur elle.

Une dernière fois.

La retrouver une fois pour toutes ou remettre un procès-verbal attestant de ses recherches et de la possibilité de sa mort. Ses biens seront alors vendus, et les montants perçus serviront à rembourser sa dette.

Cette loi, mise en vigueur récemment au tribunal de Palerme, y aidera. Les absents peuvent aujourd'hui être mis au ban.

Après un certain délai, ils ne seront plus considérés comme des fantômes économiques.

Et à l'évidence, Amita Costello est une plaie qui refuse de cicatriser. Elle s'est incrustée dans cette région perdue en Sicile, là où sa maison hypothéquée et ses crédits accumulés gangrenés par sa disparition ont corrompu le système entier.

Seul lui, en s'enfonçant dans cette affaire, disposant d'un peu de pouvoir et d'un bagou redoutable, saura mettre fin à la partie de cache-cache de la fugitive.

Pour cela, il emprunte une fausse identité. Il ne sera alors qu'un homme de

trente ans, nommé Antoine, d'origine française, prétendant chercher Amita Costello, une ancienne amie de ses parents, pendant qu'ils vivaient à Paris.

Néanmoins, le conducteur ignorait le nombre de participants au jeu laissé en suspens par Amita Costello. À cet instant, alors qu'il croyait avoir remporté la mise, une autre habitante, une biche qui habite sur place, arrive à sa rencontre. Elle traverse la route et arrête le clerc d'huissier dans son élan vers la justice.

La jeune biche fonça sur la décapotable à toute vitesse, des éclats de verre lui lacérant la peau. Le corps de l'animal s'écrasa sur le capot et du sang éclaboussa l'intérieur cuir ébène du véhicule.

Le silence qui suivit le choc apaisa les derniers instants de la bête.

Plus tard dans la soirée, des hommes en uniforme vinrent sur les lieux. Il s'agissait de deux gendarmes. Après avoir conclu à un banal accident, ils ne purent retrouver le conducteur. La décapotable avait foncé dans un champ de blé où une carcasse de bête était attaquée par des corbeaux. Après avoir appelé le garagiste du coin, les protagonistes ne voulurent pas en parler, craignant les impacts de balles présents sur les portières... C'était ainsi que ça se passait à Castelmera : un homme avait un projet et roulait tranquillement ce matin, quand quelqu'un a croisé sa route, avec un plan bien plus sanglant.

Chapitre 1

« Je me souviens de nos escapades, grand frère. Bien que tu aies tendance à t'enfuir souvent, je comprends. Tu voulais t'échapper, loin de moi, loin de cet endroit et de notre famille. Amita m'a dit que je devais te rattraper. Parce que tu es ma famille, et qu'on ne sera plus jamais séparés. » – Vinio Costello, âgé de 18 ans.

1975, nulle part en Sicile, les souvenirs de Rafael Costello.

Je me rappelle le mélange d'angoisse et de chaleur : les ombres qui s'évaporaient sous mes pas et ce lourd silence que j'imposais à mon entourage. Nous sommes bien en Sicile : l'été de mes dix ans. Mon premier été sur cette île.

Ce matin-là, j'ai couru jusqu'au portail en métal et je suis descendu sur le sentier. Ce n'était pas comme les autres jours.

— Arrête de me suivre, Vinio !

— Où allons-nous ? Si on s'enfuit encore, elle va nous retrouver !

— Je pars seul à la recherche de notre père. Toi, tu es trop jeune pour me suivre. C'est ta faute si elle gagne toujours.

— Non, je te jure ! En fait, je ne lui parle plus comme tu m'as dit de le faire.

— J'ai un plan ; alors, rentre ! Tu vas me ralentir.

— Si tu ne me prends pas avec toi... je vais lui parler !

Je me rappelle la voix de mon jeune frère, sans nostalgie ni douceur. Elle ne m'a jamais quitté : elle me poursuit sans relâche jusqu'à ce jour.

— Tss, Vinio ! Sale gamin !

— Attends, Rafael ! Où vas-tu ? Il y a le village par là-bas ; il faut prendre la route qui mène au-delà des collines. Ensuite, on tourne à gauche pour se rendre dans les vergers derrière la maison.

J'étais silencieux ; je suivais simplement le sentier. À chacune de mes expéditions, je prenais mon sac, mon couteau, les restes du repas enveloppés dans une serviette propre et ma carte. J'avais commencé à la dessiner après ma première tentative d'évasion. Une heure après mon arrivée par la mer. J'ai alors réalisé que mon père nous avait abandonnés, moi et mon jeune frère, chez la famille Costello. Nous ne les avons jamais rencontrés auparavant, même si nous portions le même nom.

Chaque expédition a cependant échoué.

Elles nous ont amenés dans le village de Castelmera. Puis aux alentours de plusieurs collines, pour finalement arriver dans des champs de blé, dans des crevasses, des chemins qui ne mènent nulle part.

À chaque fois, nous retournions à la maison. La même journée, à cause d'elle, je ne voulais même pas prononcer son nom. Tous les sentiers menaient à de nouvelles terres avec des reliefs impressionnants. Je pensais être à l'abri de sa venue. On se cachait avec Vinio dans les cimes et les cavernes, nous escaladions les arbres. Tout cela était vain. Nous étions des fugitifs et notre liberté se limitait à son arrivée.

« Je vous attendais », soufflait-elle calmement en cousant un napperon sur le sol.

Puis elle se relevait et partait par le sentier qui menait aux maisons des Costello.

Nous la suivions sans bruit. Elle ne nous disait jamais de nous taire. Au contraire, elle semblait amusée par notre insubordination. Or à ma trentième tentative, ce matin-là, j'avais un plan.

— Vinio, tu ne comprends pas ? s'enthousiasmait l'ancien moi. Depuis deux mois, c'est toujours la même chose : dès qu'on s'éclipse du village, après une heure, deux heures, voire une journée entière, on se retrouve dans un nouveau lieu ! Tout cela pour rien, puisque nos précautions sont vaines et que la vieille dame gâche nos plans en nous retrouvant aussitôt. Elle possède toujours une longueur d'avance, non, pire ! Elle sait exactement où nous allons ! Ça m'agace ! Quels que soient les endroits où nous irons, elle sera là, à nous attendre.

Je vais être franc avec toi : au début, je pensais que tu étais un traître. Mais non, tu es trop stupide pour ça. Cette fois-ci, on modifie notre stratégie. Je ne suis plus un enfant, mais un soldat ! En nous éloignant le plus possible d'ici, on va se faire arrêter.

Alors, nous allons passer par leurs orangers. À côté, il y a une forêt de pins qui leur appartient aussi. Nous traversons celle-ci et arrivons à la crique. Après, nous verrons. Elle ne s'attend pas à ce que nous allions nous jeter dans la gueule du loup. Cette fois-ci, nous partons sans revenir.

— Tu m'impressionnes, grand frère ! Si on réussit, je veux dire au revoir à la jeune fille qui habite à l'orphelinat.

— Non, je ne la connais pas cette gamine du village, donc je ne lui fais pas confiance. Laissons-la ! Nous avons déjà à faire avec cette vieille dame qui nous rattrape tout le temps. Dépêche-toi et suis-moi.

— D'accord... Alors je te dis adieu, île aux orphelins.

Chapitre 2

« Merci, Amita ! Tu nous as sauvés, ma femme et moi. Nous allons te rembourser pour le rachat de nos terres ; ensuite, tu pourras à nouveau me considérer comme ton égal, celui qui, en cas de problème, abandonnera tout pour venir à ton secours. » – Roméo Gionni.

1995, nulle part en Sicile, l'itinéraire d'Antoine.

Antoine (son nom, d'après sa fausse carte d'identité) se dirigeait vers une bicoque. Elle se tenait sur un terrain vague, entouré de champs de blé. Tout de suite en la voyant, un sentiment familier le posséda.

Il en avait vu des centaines dans son métier, des lieux abritant la pauvreté. Et tous engendraient la venue d'huissiers, tel le métal suppliant la foudre de venir s'écraser.

— Merda ! Elle semble abandonnée.

C'était la première maison qu'il voyait depuis qu'il avait enlevé la carcasse d'animal de son capot. Cette terre lui donnait une sensation de solitude. Lui-même était piégé dans un vagabondage sans fin sous un soleil intense.

Combien de temps s'était-il écoulé ?

Ses membres fauchaient le blé délavé devant lui, les grains broyés devenaient poussière, laissant dans son sillage une vague odeur de poisson.

Mais il s'en fichait, se rapprochant de la petite bâtisse, roulant des yeux et tombant quelquefois pris de nausées. Dans ce brouillard infecté, les cultures le griffaient, irritant sa peau. Il se laissait être aspiré dans ce champ malade, avarié, conservant malgré tout son cap vers la maison qui semblait vide. Il était assez près pour voir que, même amochée, elle résistait. Un vent chaud balaya la façade écaillée.

Elle renfermait un rose pâle qui allait bientôt disparaître, et le toit menaçait de s'écrouler sur le porche en bois. Ces ruines lui évoquaient des souvenirs d'enfance. Cependant, en tant qu'être humain rationnel, l'huissier ne pouvait se laisser aller à la mélancolie ; de plus, le sang continuait de couler de sa blessure.

Il aurait pu faire demi-tour et revenir à son épave là où il l'avait laissée, en plus de sa mallette, puis attendre qu'on vienne le récupérer au bord de la route.